



HAL
open science

Soussigner le surnom. L'allonymie antique de "Theophrastus redivivus"

Nassif Farhat

► To cite this version:

Nassif Farhat. Soussigner le surnom. L'allonymie antique de "Theophrastus redivivus". L'Antiquité et la construction de l'avenir à l'âge des Lumières, Société Internationale d'Etudes du Dix-huitième Siècle, Jul 2023, Rome Sapienza Universita di Roma, Italie. hal-04232007

HAL Id: hal-04232007

<https://hal.science/hal-04232007>

Submitted on 7 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Soussigner le surnom.
L'allonymie antique de *Theophrastus redivivus***

1. *Theophrastus redivivus* est un manuscrit clandestin athée, composé de six livres, et écrit en latin autour de 1659, par un auteur anonyme que Gianluca Mori a récemment identifié au médecin français, Guy Patin. Le nom de Théophraste, successeur d'Aristote à la tête du Lycée, lui est éponyme à deux titres. D'abord, au sens courant, en tant qu'il sert de titre au traité clandestin, présenté comme la réécriture d'un livre perdu de Théophraste d'Erèse recensé par Diogène Laërce, *Histoire des doctrines concernant le divin*. Je cite les lignes 1 à 4 du préambule, qui en exposent le projet (dans la traduction française à paraître de Nicole Gengoux) : « J'ai décidé, écrit l'auteur, de réunir en un ouvrage les idées et opinions des philosophes sur la divinité que j'ai pu rassembler en les tirant de partout, et de composer une sorte d'histoire de ce qui touche ce sujet. Théophraste d'Erèse [...] a accompli cette tâche autrefois et a publié une histoire de ce qui est dit sur dieu, contenue dans six livres. » Eponyme, il l'est ensuite au sens étymologique, en tant que Théophraste est l'*épi-numos*, le sur-nom choisi par l'auteur, qui se présente littéralement comme la résurrection du philosophe antique. L'auteur, en somme, signe d'un nom ancien un livre imité de l'ancien, lui-même composé des idées de philosophes antérieurs. Son recours à l'antique paraît un retour de l'antique, et sa modernité tient lieu de l'antiquité disparue.

On comprend, dans ces circonstances, que les premiers commentateurs du *Theophrastus redivivus* y aient moins vu un livre précurseur des Lumières, que, je cite Henri Busson, l'œuvre d'un « homme du passé tourné vers le passé » (*Religion des classiques*, 186), et, je cite René Pintard, celle d'un érudit « hors du temps », qui « compile plus qu'il ne crée, et tire ses idées des vieux livres » (*Libertins érudits*, 433). Nicole Gengoux, sans souscrire à ce jugement, reconnaît aussi que « son ignorance de Descartes et de ses contemporains », comme « son obédience à la physique d'Aristote » (*Entre la Renaissance et les Lumières*, 11), pourraient assimiler l'auteur anonyme à un « compilateur fermé à la science moderne » (« Une histoire des religions », 37), et familier, par là même [comme l'a démontré Mori] de la technique du « plagiat », [par exemple des œuvres de Saumaise]. Indifférent au présent, l'anonyme construirait donc moins l'avenir qu'il récapitulerait le passé ; il répèterait la vérité, au lieu de faire la vérité. Comme l'écrit Gérard Leclerc dans *Le sceau de l'œuvre*, le plagiat est « la déviance paradigmatique dans le régime d'énonciation propre à la Modernité ... Il est, dans la Modernité, la présence de la répétition rôdant sans cesse autour de l'œuvre, censée être originale » (104, 116). Sa présence, dans le *Theophrastus*, témoignerait d'une survivance, au cœur même de l'époque moderne, du régime énonciatif périmé de la Tradition.

Dès lors, loin d'être celui de sa modernité, l'athéisme de l'anonyme serait le signe d'un passéisme. Ce dernier serait archaïque, non seulement parce qu'il dédaigne la

science nouvelle, mais encore parce qu'il se rapporte à Théophraste comme à son *arkhè*, au double sens bien connu de commencement et de commandement. Commandement, Théophraste fixe en effet la règle de composition à laquelle Théophraste ressuscité se soumet : il s'agit bien, pour lui, d'écrire « *illis similes alios libros* » (l. 5-6), des livres semblables à ceux dont il est exemplaire. Commencement, Théophraste jouit d'une place inaugurale dans la « *tradizione filisofica dell'ateismo* » dont parle Tullio Gregory (*Erud. et at.*, 15), situé « *al centro et il alto* » de la chaîne qui figure sur le frontispice du *Theophrastus* (cf. exemplier), et dont il est un des deux grands chaînons. Si tel est bien le cas, si Théophraste est l'origine de ce que Mori tient pour une « généalogie » (*Athé. et dis.*, 45), alors le second Théophraste, symétriquement placé au centre et en bas, en constitue le dernier terme : il serait l'*eskhaton* qui retourne à l'*arkhè*. Certes, deux maillons sont situés plus bas que lui, mais ils sont réservés à Jean Bodin et Vanini, qui ont vécu avant Théophraste ressuscité. Ce dernier serait bien, par conséquent, le chaînon par lequel la chaîne se clôt sur elle-même ; rien n'arriverait après lui, qui met un terme à la lignée. Il n'y aurait pas de lendemain, et les Lumières n'auraient pas lieu : Théophraste ressuscité signerait la fin de l'histoire.

2. Cette première impression doit, évidemment, être non seulement nuancée, mais révisée de fond en comble ; et ce, à partir d'une relecture, attentive à la lettre et à la forme, de tous les seuils du *Theophrastus* : non seulement son préambule et son frontispice, mais encore son titre et sa signature – autant de seuils qui, je le crois, nous mènent au seuil des Lumières. Il s'agit de relire *Theophrastus redivivus*, non pas en levant son anonymat au profit de Guy Patin, non pas – formule de Gianluca Mori – « Théophraste mis à part » (*id.* 47), mais à partir de « Théophraste », compte tenu de ce surnom, car cette signature implique une philosophie de l'histoire, qui déconstruit l'opposition entre archaïsme et modernisme. Il nous faut, pour le dire vite, déterminer l'étrange idée de l'histoire que l'anonyme doit s'être fait pour qu'il lui ait été possible de signer du nom de l'antique. Gageons, avec Gérard Genette, que sa signature « est déjà une activité poétique, et quelque chose comme une œuvre », qui ne laisse pas intacte la poétique historique. « Si vous savez changer de nom, lit-on dans *Seuils*, vous savez écrire » (53).

Je commencerai par affirmer, et, dans le meilleur des cas, affiner des évidences. En vérité, il n'est pas indifférent que la question du passéisme ou du modernisme du *Theophrastus redivivus* coïncide avec celle du sens qu'a, dans cette signature ou ce titre, le thème de la résurrection. Oliver Bloch, entre autres, admet que « le titre que l'anonyme donne à son livre : « Théophraste ressuscité », - implique [...] que tout était déjà dit dans l'ouvrage antique perdu » (« Impasse ou chemin de traverse », 240). Si Théophraste ressuscité est Théophraste tel qu'il fut, si le second livre n'est rien que la réplique du premier, alors depuis l'antiquité le temps ne s'est pas écoulé. La modernité française reste contemporaine de l'antiquité grecque ; le présent adhère au passé :

Théophraste ressuscité écrit une œuvre *déjà* morte. Toutefois, et c'est là que je veux en venir, le principe de résurrection n'équivaut pas au signe égal. Je ne dis pas, avec Nicole Gengoux, que « cette curieuse résurrection n'en est pas *vraiment* une », et que par conséquent l'anonyme se joue de nous ; mais, bien plutôt, que de son aveu même, la vraie résurrection n'implique aucunement la stase ou le retour de l'identique. Il suffit, pour s'en persuader, de suivre la dynamique du préambule, qui commence par souligner la *similitude* du premier et du second Théophraste, par *assimiler* l'autorité du l'un à l'auctorialité de l'autre – il est question de « *similes libros* » (l.6), de « *similitudines* » (l.11), de « *similia ingenia* » (l.16) etc – ; il suffit, disais-je, de suivre cette dynamique jusqu'à la rupture ou la schize, que marque le début du second paragraphe (l.22-23). « *Simili igitur modo, ego, quasi Theophrastus alter redivivus, ad hanc historiam scribendam me contuli animo tamen fortasse dissimili* » / Trad. : « Alors de la même manière, moi, tel un autre Theophraste ressuscité, je me suis appliqué à écrire cette histoire dans un esprit, cependant, peut-être différent ». Non seulement l'auteur produit en latin une épanadiplose, qui renverse le premier mot de la phrase : « *simili* », en son dernier : « *dissimili* », mais il introduit entre deux cette formule capitale, qui ne glose pas par hasard le titre même du livre, et en complique la signature : « *ego, quasi Theophrastus alter redivivus* ». On le voit, l'identité de l'anonyme avec Théophraste n'est pas ontologique, mais analogique (*quasi*). Il n'est pas simplement un autre Théophraste ressuscité ; en tant qu'il est ressuscité, il est l'autre de Théophraste, comme le prouve la phrase suivante, qui oppose « *ego* » à « *ille* ». Autrement dit, il ne s'agit pas pour l'auteur de dissimuler le nouveau derrière l'ancien, mais de dissimiler le nouveau de l'ancien : la résurrection constitue un principe d'altération, par lequel le signataire cesse de coïncider avec sa signature. Entre Théophraste et Théophraste, entre l'un et son autre, un écart se creuse dans lequel l'histoire peut dès lors s'immiscer.

Cet infime décalage a la dimension d'un abîme. Loin de rabattre le présent sur le passé, la modernité sur l'antique qu'elle ne ferait que répéter, signer du nom de Théophraste permet à l'anonyme de mesurer l'intervalle qui sépare le moment de son énonciation de celui de l'auteur antique. C'est là ce dont on s'aperçoit en lisant les premières lignes du préambule, qui articulent le souvenir d'un passé disparu, « *olim* », au souci et à l'urgence d'un présent, « *hodie* ». L. 2-3 : « *Quod Theophrastus Eresius olim adimplevit* », et, l. 7 : « *fatorum ratio id hodie requirit* ». Ce que Théophraste a *autrefois* accompli, la règle des destinées le requiert *aujourd'hui*. Théophraste diffère de lui-même comme l'autrefois à l'aujourd'hui : la réécriture de son livre ne néglige certes pas l'histoire, car l'histoire elle-même l'exige. Non seulement elle ne sera pas anachronique, mais elle ne traduit pas non plus, pour citer Hélène Bah-Ostrowiecki, « une position anhistorique, qui recherche [...] un autre classement que celui de l'histoire » (Thèse 51). Au contraire, dit l'anonyme, elle sera radicalement actuelle. Je cite l. 6-7 : « *illis similes alios scribere, non omnino intempestivum erit* ». Formule capitale, parce qu'à l'équivoque « *intempestivum* », qui signifie aussi bien

« inopportun » et « hors de saison, à contretemps », elle associe la première occurrence, dans le *Theophrastus*, d'un futur, *erit*. Littéralement, elle construit l'avenir dans une locution verbale, qui relève d'une logique de la réception, comme logique de la différance (avec un *a*). Ce que Théophraste a jadis accompli, sera, demain, bien de son temps ; Théophraste l'a *déjà* fait, mais cela reste *encore* à faire ; l'heure de l'antiquité, n'est non seulement pas finie, mais n'est pas encore arrivée. Dans la modernité, en somme, l'Antiquité reste à venir : c'est au titre de l'avenir que l'auteur signe d'un nom antique.

3. De cette nouvelle perspective, je n'évoquerai pour lors qu'une seule des conséquences possibles, très rapidement. Elle donne à voir dans le *Theophrastus*, non plus un mode d'énonciation qui peut confiner au « plagiat », mais celui que Gérard Leclerc identifie précisément comme son contraire, à savoir l'« apocryphe ». De fait, l'intention faussaire mise à part, rien n'interdit de voir dans le *Theophrastus* un apocryphe de Théophraste, un livre qui se donne en son nom comme le livre qu'il dut écrire, et qui procède, je cite *Le sceau de l'œuvre*, « d'une conduite rationnelle pour un énonciateur innovant, à l'intérieur d'une culture de la Tradition ... Il s'agit de faire accréditer des idées nouvelles, originales, hétérodoxes, et, pour l'auteur, d'éviter les risques inhérents à leur production, en leur donnant une apparence de légitimité ... L'auteur, poursuit Leclerc, attribue son énoncé à la Tradition en croyant souvent revenir, par-delà les déviations illégitimes, à l'authenticité perdue » (106-107). Vous aurez reconnu, je crois, bien des traits du *Theophrastus* : il ne donne pas seulement à lire un texte perdu de Théophraste, tel qu'il a certainement dû être ; il donne à lire sous un jour nouveau, c'est-à-dire sous le jour de l'athéisme, toute la tradition philosophique passée. En révélant, par exemple, l'athéisme caché de Platon et d'Aristote, l'anonyme nous fait assister dans le premier traité, non pas à un retour du nouveau vers l'ancien, mais à une survenue du nouveau dans l'ancien : il compose, d'une certaine manière, un nouveau Platon et un nouvel Aristote. En ce sens, *Theophrastus redivivus* contient aussi un *Platone* et un *Aristoteles redivivus* : l'anonyme écrit en abîme l'œuvre apocryphe de chacun d'eux.

Pour le dire autrement, alors qu'un plagiaire s'approprie les énoncés d'une tradition close, l'apocryphe lui ajoute ses propres énoncés, et par là, renouvelle, ouvre la tradition. Le plagiaire est en retard sur le régime moderne, mais l'apocryphe est en avance sur le régime traditionnel. Il est intempestif par anticipation. L'apocryphe, écrit encore Gérard Leclerc, « est une tentative réussie pour réconcilier le Canon textuel avec l'Histoire [...], la clôture du Canon avec le flux ininterrompu de l'énonciation créatrice [...]. L'auteur de l'apocryphe, loin d'être un énonciateur irresponsable et isolé, un hors-la-loi hérétique, peut [...] être le point de départ d'une lignée textuelle, [et] d'une nouvelle tradition » (107). De fait, le Théophraste moderne relance la tradition, bien plutôt qu'il ne la termine ; il est le point d'origine à partir duquel seulement le passé

pourra commencer. Il est l'autre de Théophraste, parce qu'il altère Théophraste, et tous les philosophes de sa lignée, en reconstruisant leurs figures, et redistribuant leurs places dans l'histoire.

Ainsi pourrait s'expliquer la très troublante bizarrerie qu'il y a à faire figurer sur le frontispice du manuscrit, en dépit de toute chronologie, les noms de Platon et d'Aristote au-dessous de, et donc après, celui de Théophraste. Cette bizarrerie, nul, à ma connaissance, n'y a jusqu'alors prêté attention. Il ne saurait pourtant s'agir d'une erreur, puisque, comme l'affirme Gianluca Mori, le frontispice « a été composé par l'auteur du texte lui-même » (44), de plus, aucune des versions ultérieures du manuscrit ne la corrige. Elle est d'ailleurs corroborée par la manière dont l'auteur cite, dans le livre II du *Theophrastus*, Averroès avant Aristote, et même Lambin avant Lucrèce. Cette étrangeté signale, peut-être, que la figure du frontispice n'est pas une généalogie, et que, si elle retrace une histoire possible, celle-ci ne saurait être ni linéaire, ni orientée. Elle invite à se décentrer, à altérer le canon, à renverser les continuités, et à rendre possible, par exemple, une lecture d'Aristote au prisme de Théophraste, c'est-à-dire de l'athéisme. De même, elle donnerait à lire l'ancien Théophraste à partir du nouveau, qui, dès lors, le devancerait. Après tout, le nouveau Théophraste entretient avec l'ancien exactement le même rapport que l'ancien avec Aristote : Théophraste ressuscité est l'élève de Théophraste d'Erèse, qui fut bien l'élève d'Aristote ; Théophraste ressuscité doit son nom à Théophraste d'Erèse, qui, comme nous l'apprend Diogène Laërce, est aussi redevable de son nom à Aristote.

4. Quelle que soit la valeur de cette dernière hypothèse, il est certain que le rapport du nouveau à l'ancien Théophraste procède d'une toute autre histoire que celle des traditions et des transmissions généalogiques. L'histoire dont il est question dans le sous-titre du *Theophrastus* – *Historia de iis quae dicuntur* etc – fait certes place, comme l'affirme Nicole Gengoux, à une « généalogie », c'est-à-dire à une « enquête épistémologique visant à remonter à l'origine » de la superstition (Lib. et phil. n°17, 36), mais précisément, cette enquête ne porte pas sur l'athéisme. Une généalogie de l'erreur est possible, mais pas celle de la vérité ; la première relève d'une histoire des religions, et suppose une forme d'histoire propre à la religion, orientée, linéaire, à laquelle le *Theophrastus* oppose une forme cyclique et itératif, longuement explicitée dans le préambule. Je cite quelques phrases des lignes 9 à 20 en traduction française : « il n'y a peut-être pas de quoi s'étonner, dit Plutarque, si au cours d'un temps infini [...] les affaires humaines connaissent le plus souvent le même sort [...]. (plus bas) Aristote a dit que la philosophie a été indéfiniment renouvelée, qu'il y a eu indéfiniment les mêmes opinions [...] et, par Hercule, que les opinions se transforment les unes dans les autres à partir du moment primitif qui est leur origine. Des génies semblables surviennent d'habitude après des cycles annuels déterminés [...] tout à fait comme si une transmigration se faisait par une certaine métempsychose. Pour voir que nous-mêmes

nous avons revécu, il n'est pas besoin de l'année platonicienne [...] : les mêmes hommes, les mêmes siècles, toujours et toujours reviennent sur la scène ».

Chaque mot de ces lignes mériterait d'être commenté ; je n'attirerai votre attention que sur une chose : à savoir, la combinaison surprenante entre l'idée d'un temps infini (*per infinitum tempus*, l. 9), qui renvoie à la thèse d'un monde incréé et éternel effectivement soutenue par Théophraste ressuscité, et l'idée, presque pléonastique, d'un « moment primitif » qui serait originaire (« *unde primitus originem opiniones traxerant* », l.16). Qu'importe ici que cette combinaison soit le fait du montage des citations de Plutarque et d'Aristote : elle nous donne de toute façon pour tâche de penser un temps dans lequel ne se distinguent plus le terme premier et les moments ultérieurs, le passé le plus archaïque et le futur le plus lointain, l'instant originaire et les prochaines anacyclose. Il n'y a pas une origine, suivie de ses répétitions : il y a une répétition originaire. C'est l'origine du temps qui se répète tout le temps, *iterum et iterum*. De là, la nécessité d'associer au thème explicite de la métempsychose, que suppose la résurrection, celui, implicite, de la palingénèse, qui implique la régénération : le *redivivus*, en effet, ne concerne pas seulement les hommes dans le temps, par exemple Théophraste, mais elle concerne le temps lui-même : « *iidem homines, eadem saecula iterum atque iterum in scenam redeunt* » (l.20).

Dans ce cadre, on le voit, la question ne se pose plus de savoir si Théophraste est, ou non, l'*arkhè* d'une tradition de l'athéisme, et si par suite, Théophraste ressuscité est, ou non, un penseur archaïque : le premier Théophraste n'est plus le seul premier, il est un premier parmi d'autres. Ainsi qu'on pourrait retraduire la formule citée plus haut : « *ego, quasi Theophrastus alter redivivus* », Théophraste ressuscité n'est plus un autre Théophraste, mais un Théophraste parmi d'autres. Ni l'un ni l'autre ne jouissent plus d'aucun privilège dans l'histoire de l'athéisme, en dépit des maillons plus grands que leur réserve le frontispice. De là, sans doute, que sur ce frontispice, Théophraste se voit reconnaître des devanciers, disposés au-dessus de lui, Diagoras et Protagoras. Ce qui commence par Théophraste avait commencé avant lui. De là, aussi, que dans le préambule, à la fin du premier paragraphe, l.20-21, Théophraste ressuscité envisage, pour lui-même entre autres, une rérésurrection à venir. Les deux verbes au futur le disent, que je cite en français : « personne n'a vécu jusqu'à maintenant, dont il n'y a pas quelqu'un de semblable qui revivra, et tel Virbius, reverra la lumière. » Le ton de l'anonyme, ici, se fait moins progressiste, que prophétique. La gravure du frontispice aura non seulement une suite, mais encore une suite de suites. Ce qui a vécu a à vivre : tout le passé est devant nous.

5. Je voudrais maintenant, très rapidement, et pour finir, indiquer deux des conséquences qu'on peut tirer de ce propos. La première concerne le type particulier de signature dont relève le *Theophrastus redivivus*, à savoir l'emprunt d'un surnom antique par un auteur moderne. Elle est en effet le seul lieu où peuvent s'articuler ce que déploie

le préambule, sous la forme d'une antinomie entre deux porteurs d'un même nom à des époques différentes, entre l'altérité et l'identité de deux figures énochales et de deux figures auctoriales. Il est question, je le rappelle, d'écrire « d'autres livres semblables » (*similes alios*, l.6), d'auteurs qui sont « identiques » (*eadem*) dans des temps « différents » (*diversis*, l. 8), des mêmes situations (*eundem casum*) reproduites « ailleurs autrement » (*alibi aliter*, l.9), etc. Cette coïncidence du même et de l'autre, du même et de l'autre temps dans un homme, ou du même et d'un autre homme dans le temps, ne réconcilie pas simplement – et ce serait déjà beaucoup – l'*ego* de Théophraste moderne avec le *ille* de l'ancien, au profit d'un *ego ille* concurrent de celui de Descartes. Elle ne rend pas simplement justice de l'analogie qu'établit le quasi Théophraste avec Virbius (l.21) : Virbius, vous le savez, c'est Hippolite *redivivus*, Hippolite rendu à la vie par Diane – mais sous des traits méconnaissables. Elle rend compte, aussi, d'une authentique théorie du sujet, comme sujet pluriel, ou *homo multiplex*. Je cite cette formule capitale du préambule, l. 19-20 : « *Non est homo simpliciter unus : Diogenes multi fuerunt, multi Timones, quamvis pauci ita vocati* » En français : « l'homme n'est pas simplement un être unique : les Diogène furent nombreux, nombreux les Timon, même s'ils ont été peu à être ainsi nommés ». En d'autres termes, la philosophie de l'histoire de Théophraste ressuscité est solidaire d'une théorie du sujet, elle-même solidaire d'une théorie du nom, qui fait de tout nom propre le terrain d'une antonomase. Elle impose de ne plus parler de « Théophraste » comme d'un pseudonyme, comme font tous les commentateurs, et d'y voir, bien plutôt, un allonyme, en tous les sens du terme. Un allonyme, c'est un nom propre emprunté à un individu réel, mais c'est aussi le nom commun à plusieurs référents divers, ou encore les différents noms que supporte un même référent. Théophraste est, à ce titre, l'allonyme de Guy Patin, mais Lucien, Aristote, Jean Bodin, Lucrèce et Cardan etc, en sont aussi des allonymes. Si Théophraste jouit encore d'un privilège à leur égard, c'est en tant qu'il est l'allonyme de tous les philosophes athées. Son nom propre est le nom commun de la vérité tout entière.

Une telle configuration est, on le comprend, infigurable. C'est pourquoi je voudrais, pour finir, simplement suggérer comment, à partir de ce constat, nous pourrions relire le frontispice du *Theophrastus*, selon un prisme non plus généalogique, mais, si l'on veut, générique. La figure combinerait deux principes de classements : un principe historique, certes, puisque la chronologie vaut, au moins jusqu'à un certain point, et que les vingt chaînons peuvent représenter les vingt siècles qui séparent les deux Théophraste ; mais surtout – et je m'expliquerai en un mot – un principe générique. La figure s'inspire en effet, comme Gianluca Mori l'a noté (sans en tirer de conséquence), des arbres de Porphyre, qui circulaient largement depuis le moyen-âge, et qui proposaient un classement des substances d'Aristote, selon le genre, l'espèce, et l'individu. Or, ces distinctions sont justement reprises dans le préambule du *Theophrastus*, à l'occasion d'une hyperbate qui entend préciser le mode de réapparition des idées dans l'histoire ; je cite en français les lignes 14-15 : « Aristote a dit [...] qu'il

y a eu [en philosophie] indéfiniment les mêmes opinions, selon l'espèce il est vrai et non selon l'individu ». A superposer un arbre de Porphyre avec le frontispice, on peut ainsi conclure que Théophraste est, au sens strict, le nom d'une espèce dont tous les philosophes sont des individus. Il porte le nom spécifique de la philosophie athée, dont les sujets diffèrent selon la qualité, mais non selon l'essence. En termes sémantiques, cela veut dire que Théophraste est non seulement un allonyme, mais encore un hyperonyme ; et en termes métaphysiques, cela résout l'antinomie entre le même et l'autre, ou l'un et le multiple, par l'idée impliquée de participation. « L'espèce, écrit Porphyre dans l'*Isagoge* – juste après avoir distingué le rapport génétique propre à la généalogie du rapport générique propre à ses catégories – l'espèce est rassembleuse du multiple dans une nature unique ... c'est par la participation à l'espèce que les hommes multiples constituent l'homme un ». De même, pourrions-nous dire – et il resterait à comprendre ce que cela peut vouloir dire –, c'est par participation à l'espèce que les époques multiples constituent une histoire. L'espèce n'annule pas, mais comprend et précède l'histoire qui en est faite, tant il est vrai que l'*Historia*, sous-titre du *Theophrastus*, intervient dans le cadre de l'arbre de Porphyre. Elle est une « quasi historia », dit le préambule ligne 2, que j'aimerais traduire une « espèce d'histoire ». Dans ce cadre-là, modernisme et passéisme n'aurait plus du tout le même sens, voire n'auraient plus du tout de sens. Le présent ne peut plus s'émanciper d'aucun passé ; c'est le passé qui l'anticipe et participe de l'avenir.